

L'écriture inclusive, c'est pas juste coller des « -e » !

Pour des actes de langage non-discriminants...
ou au moins moins discriminants.

La langue ne se contente pas de refléter ou de décrire ce qui est déjà là, elle est aussi partie-prenante et agissante quant aux normes sociales : elle les rend visibles, les (re)crée, les valide, et par là-même les renforce. Ainsi, les normes et les rapports de domination qui sont opérants dans notre réalité sociale sont-ils reflétés, consolidés, perpétués à travers le langage. L'écriture et la parole ne sont pas seulement des codes, ce sont des actes, qui peuvent reproduire - ou pas - les rapports de domination, et notamment les rapports de genre.

*« Un langage dominateur ne fait pas que représenter la violence, il **est** violence ; il ne fait pas que représenter les limites du savoir, il limite le savoir. »¹*

Quand je m'exprime j'agis, et mon action n'est pas seulement définie par ce que je dis mais aussi par *comment* je le dis. Avec quels mots ? Quelle personne est-ce que je nomme ? Et laquelle je ne nomme pas ? Qu'est-ce que cela produit ? Qu'est-ce que je rends saillant ? Qu'est-ce que je ne dis pas ?

Nos actes de langage sont précédés par des choix – conscients ou inconscients (on se fie aux usages, aux modèles) qui s'appuient sur des présupposés. C'est là qu'on peut agir, décider, et faire que le langage, si on s'en occupe, puisse déconstruire les rapports de domination, les détourner, les mettre en question, ou au moins les bousculer.

*

L'argument qui m'est souvent renvoyé contre l'écriture inclusive est ainsi énoncé : « Mais tu n'as pas des sujets plus important à traiter ? » Eh bien si, justement, j'ai d'autres

¹ « Oppressive language does more than represent violence; it is violence; does more than represent the limits of knowledge; it limits knowledge. », Toni Morrison, Discours de réception de prix Nobel, 1993, traduit par moi-même, Nobelprize.org. Nobel Media AB 2014. Web. 17 Mar 2016.
http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1993/morrisonlecture.html, consulté le 17/03/2016

sujets importants à travailler ! Mais si je veux penser toutes les luttes à venir de la manière la plus radicale et la plus juste possible, il me faut des mots pour (d)écrire la complexité des situations et des réalités, des mots pour parler aux personnes et des personnes avec lesquelles je souhaite lutter et exprimer le monde tel que je le pense !

Et c'est donc là qu'on peut profiter et se servir du fait que la langue soit vivante ! Parce qu'on peut faire des choix, changer sa façon de dire et d'écrire, et voir comment cela est lu. Et se rendre compte que se poser ces questions - de l'exclusion, de l'inclusion, du pouvoir, de la domination - influence non seulement notre écriture mais aussi notre pensée elle-même. Oui, il s'agit bien d'une démarche politique - individuelle et collective, et oui elle est importante .

Certes, je vois bien que de plus en plus d'efforts sont faits dans les écrits professionnels autour de moi, pour rédiger de manière inclusive, c'est à dire qui vise à inclure les femmes : *des agriculteurs et agricultrices, des étudiant-es, tous et toutes, ceux et celles ...*

Mais quand *les acteurs de terrain* ne sont souvent plus que des *acteurs* et que les *actrices* ont disparu, quand on demande en réunion « Vous êtes prêts ? » alors qu'il y a uniquement des femmes, quand le masculin l'emporte encore souvent sur le féminin, même si l'inverse est annoncé en début de texte... Et quand une collègue vient me voir avec les meilleures intentions du monde : « Ça y est, j'ai fini d'écrire ce texte ! » et demande ensuite « Comment je fais pour l'écriture inclusive maintenant ? » ...

Alors oui, ça me chauffe la tête et j'ai envie d'écrire sur l'exclusion, l'oppression et la violence dans le langage, et dire comment le travail sur et avec la langue est encore à penser et à dire.

BON, IL S'AGIRAIT DONC D'INCLURE...

Inclure : « Mettre, comprendre quelque chose dans autre chose qui le contient »² nous dit le dictionnaire...

Inclure qui ? Inclure dans quoi ? Inclure pourquoi ?

L'idée première est bien d'inclure les femmes... mais aussi les personnes qui ne se reconnaissent pas dans la binarité qu'impose le genre (soit femme, homme ou crève ?)

Notons au passage qu'on entend souvent dire qu'il faut *féminiser* l'écriture ou le langage. Mais en rajoutant des *e* ou autres, on ne *féminise* pas la langue française, on intègre simplement des formes au féminin qui existent déjà, qui sont pour l'instant très peu utilisées, qui ont disparu - par choix politique³, pour représenter un soit-disant « ordre du monde ». Ici il ne s'agira pas de *féminiser* mais de lutter contre des discriminations par et à travers le langage.

2 <http://www.cnrtl.fr/definition/inclure>, consulté le

3 Pour plus de détail voir par exemple GUIDE PRATIQUE pour une communication publique sans stéréotype de sexe p.13 & 14, consulté le 03/10/2018 sous http://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hcefh_guide_pratique_com_sans_stereo-_vf-_2015_11_05.pdf ou Éliane VIENNOT - *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin* - 2014

Inclure **dans quoi ?** Dans la langue ! Mais pas que ! Comme dit plus haut la langue ne décrit pas juste ce qui est, elle est aussi créatrice. Le langage inclusif permet de visibiliser, de faire vivre et exister, de permettre une projection dans tous les domaines de la vie pour toutes les personnes qui le plus souvent ne sont pas conviées dans un texte. Permettre, à travers le langage, de les penser, de les penser toutes, et de les penser existant*es, agissant*es, vivant*es, important*es ...

Si on parle d'*inclusion*, cela présuppose qu'il y a une *exclusion*, que l'on veut défaire, à laquelle on souhaite remédier. Alors ... combattre ? « Bah non » nous dit-on, « l'inclusion n'est pas une lutte, et cela ira tout gentiment ... si celles (ou ceux) qu'on souhaite inclure veulent bien se tenir tranquilles, si cela ne coûte pas trop d'efforts, si on ne nous oblige pas à devoir changer nos chères habitudes, ou à être exposé*es à la différence... » (Au passage notons que cette frilosité existe aussi concernant « l'inclusion » des personnes avec un handicap ou de celles qui sont présumé*es « étranger*es » etc.)

Mais l'exclusion de certain*es hors des sphères de la vie est une discrimination, et c'est pourquoi l'écriture inclusive doit être une écriture non-discriminante.

Et nous voilà avec ce vilain mot de *discrimination* ! Et s'il y a discrimination il y a forcément des personnes et un système qui discriminent – il y a une lutte, du conflit, des conflits d'intérêts, des endroits où les un*es se battent pour garder des privilèges et où d'autres luttent pour avoir accès aux droits, aux espaces, au travail, aux soins... Et soudain, c'est beaucoup moins consensuel que la question de l'écriture inclusive... Et cela va plus loin aussi ! Parce qu'il va nous falloir sans doute d'autres moyens, d'autres stratégies et d'autres vigilances que celles qui consistent à coller des **e** partout pour essayer de rendre le langage, écrit et parlé, plus juste et moins discriminant. Voilà donc bien un combat...

« ...le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer. »⁴

ALORS COMMENT ?

Il y a déjà toutes les formes possibles de l'écriture qui mentionnent les femmes et font - plus ou moins bien - la place à d'autres expressions de genre : les tirets, les points médians, les slash, les tirets du 8 (*gender gap*) ou les étoiles (*gender star*). Il y a les *ils et elles*, les *iels*, *ceux et celles*, *celleux*, et autres à inventer. Il y a les mots et expressions épïcènes⁵, - *l'équipe d'animation* au lieu des *animateurs et animatrices*, *les personnes inscrites* au lieu des *inscrit*es*, etc...

4 L'ordre du discours - Michel Foucault (1971) - consulté le 25/09/2018 sur <http://1libertaire.free.fr/Foucault64.html>

5 « Terme générique » qui sert à désigner une espèce, sans préciser le sexe. - <http://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9pic%C3%A8ne> – consulté le 29/09/2018

Cela demande de faire l'effort d'imaginer de qui on parle, sur qui on écrit, qu'est-ce qui est visibilisé par mon écriture ? Par quels rapports sociaux et quels présupposés mon écriture est-elle traversée ? Qu'est-ce qui reste non-dit dans ce que je dis ? Et qu'est-ce qui est dit par mes non-dits ?

On gardera en tête le fameux exemple d'un écrit de Claude Lévi-Straus « [...] *Le village entier partit le lendemain dans une trentaine de pirogues, nous laissant seuls avec les femmes et les enfants.* » ...

Au-delà de ce premier travail, questionnons également les expressions ou les termes spécifiques sur les stéréotypes et les assignations (genrées). Ainsi par exemple :

- Qu'est-ce qu'on dit quand on parle d'un *garçon manqué* ? C'est une fille qui n'est pas assez fille ? Et c'est quoi alors *être une fille* ? Et *manqué* pourquoi ? Aurait-elle été mieux dans sa vie si on l'avait assignée au masculin ? Il lui manque quelque chose pour être un homme, un vrai ?

- Qu'est-ce qu'on dit quand on parle d'*assistante maternelle*⁶ pour une personne qui soutient le travail de parent par la garde des enfants ? La garde des enfants reste donc encore essentiellement la responsabilité des femmes, des mères ? Et c'est à elles de le faire ou à elles de faire en sorte que d'autres femmes le fassent ? Il n'y a donc pas d'homme qui puisse accomplir le travail de parent ?

- Et quid de *l'école maternelle* ? Le prolongement du travail éducatif des mères ? De nouveau une partie des parents est absente de l'histoire. En Suisse c'est le terme *école infantine* qui est d'usage...

- De même pour *la langue maternelle* : comme si on ingurgitait la langue par les seins de nos mères ! Un autre terme utilisé par les linguistes est celui de *langue première* (et non pas première langue qui renvoie à l'apprentissage d'une langue étrangère à l'école)... Et pourquoi pas *langue parentale*, *langue native* ?

- Et pourquoi appelle-t-on une enfant-fille *jeune fille* et un enfant-garçon *jeune homme* ? *Une fille*, curieux homonyme français entre « être l'enfant femelle de... », c'est-à-dire « être née de... » ou « sous l'autorité judiciaire de... » et « être une jeune enfant ».

Là encore, quel est ce statut qui est tranquillement soutenu par l'habitude langagière ? Celui de la jeune fille qui ne sera *femme* que par la grâce du mariage et de la maternité !? (et restera sinon *vieille fille*...) Alors que le jeune garçon est d'ores et déjà un homme, indépendant et autonome ?... Sans parler de ce que la *jeune fille* peut avoir de valeur - pureté, innocence, fraîcheur - sur le marché de la séduction hétérosexuelle...

Il y a encore beaucoup d'autres expressions qui mériteraient créativité et invention de nouvelles façons de dire. A nous de les travailler !

6 Le terme « d'assistant maternel » n'est mentionné qu'entre parenthèses dans le texte et non pas dans le titre sur le site du service public : <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/N20383> – consulté le 26/09/2018

Avec la question du statut, prêtons aussi attention à qui est nommé et défini, comment et par quoi. Par exemple, les femmes sont facilement nommées par leur prénom. On parlait souvent de *Marine* et de *Macron* pendant la campagne présidentielle de 2017. Et vous vous rappelez de *Ségolène* et d'*Arlette* aussi ! Bien plus que de *Royal* et de *Laguiller*. Cette utilisation du prénom renvoie les femmes à l'espace privé, à l'intime, au familial, et tend à effacer le politique et le rationnel ... et il y a une forte hiérarchisation entre ces deux espaces.

A l'œuvre ici l'utilisation politique des femmes en tant que femmes, qualité qui les rendrait par nature et dans le discours particulièrement compétentes dans les domaines du soin, de l'empathie, du rassemblement, etc.

Plus généralement, on définit et décrit bien souvent les personnes en fonction des statuts et fonctions très stéréotypées qui les assignent à des rôles sexués qui, loin d'être neutres, répartissent le pouvoir de façon discriminante. Pour les femmes, on lira souvent : mère de deux enfants, épouse de..., alors que pour les hommes, leur statut de parent est très rarement mentionné. Ils sont qualifiés par leurs nom, profession, grade, expérience professionnelle, etc.

La couverture médiatique du décès de Winnie Mandela nous offre un exemple récent : là où les journaux anglo-saxons parlaient du décès de « l'activiste anti-apartheid », beaucoup en France parlaient de « la femme de Nelson Mandela ».

Et que penser de ce travail de recherche sur les questions de genre qui, pour ses enquêtées-femmes, stipulait systématiquement si elles étaient parent ou non, mais ne faisait aucune mention de la parentalité des enquêtés-hommes... !

Qu'est-ce qu'on fait quand on fait ça ?

Pourquoi mentionne-t-on beaucoup plus facilement références et descriptions de la vie personnelle et questions autour de la famille et de la vie familiale quand il s'agit des femmes ? Même si ce sont certes des questions essentielles, intéressantes et hautement politiques, on renvoie (presque) uniquement les femmes à la sphère du privé et de la famille. Combien de fois est-il demandé aux hommes comment ils arrivent à combiner leur vie de famille avec leurs activités militantes ou professionnelles ? ...

Autre exemple, rencontré récemment dans une formation sur la méthodologie pour intégrer l'égalité femmes-hommes dans les politiques publiques : une participante nous dit la difficulté des femmes d'accéder à certains emplois publics parce que « les femmes ont des enfants. » Et les hommes ? Ils n'ont pas d'enfants ? Ne serait-ce pas plus juste de dire que les femmes portent les enfants et prennent en charge le plus gros des soins, de l'éducation et du *care* ? Ou plus précisément encore que ce sont les personnes qui ont la possibilité de porter des enfants... ?

Bien sûr et de fait ce sont aujourd'hui encore majoritairement des femmes, ou personnes socialisées en tant que telles, qui assurent le travail de reproduction, mais en

utilisant le langage de cette manière on perpétue les évidences, on les naturalise et on ne les met surtout pas en question.

A l'inverse, voyons aussi l'idée et souvent le besoin d'insister sur *la féminité* des femmes, surtout quand elles font des choses qui ne sont pas traditionnellement associées à *la féminité* ou « aux femmes ». Pour une boxeuse on va souligner sa délicatesse, sa beauté, son dévouement en tant que mère... Pour la businesswoman on va évoquer sa féminité, son charme ... Comme si elles n'étaient rien si on ne (leur) rappelait pas qu'elles sont d'abord « femmes ».

Et d'ailleurs, que dire de cet être rêvé de *LA Femme* et de ce principe plus ou moins sacré du *féminin* ! *LA Femme* est comme-ci, *LA Femme* est comme-ça... « La journée de la femme », « l'écriture au féminin »... Au lieu de parler des femmes au pluriel !

Toutes ces expressions essentialisent un *groupe-femmes*, sans plus de singularités, associant toutes les femmes à des imaginaires mystiques, stéréotypés et réducteurs - la mère, la sainte ou la putain, la douceur, la séduction, la maternité... L'homme, on en parle pas d'ailleurs, car d'abord l'Homme est universel (*Les droits de l'Homme*) et puis l'homme est encore le neutre, l'étalon, la référence ; s'il n'y avait pas d'Hommes on n'aurait pas à dire *LA Femme*.

Dans mon expérience, *LA Femme* est utilisée par des personnes qui voient bien que celle qui est en face ne correspond pas tellement à l'image convoquée, mais qui ont quand même besoin de croire à une entité mystifiée : cela leur rend la vie tellement plus simple que de devoir réfléchir aux rapports sociaux et aux discriminations ...

Parce que les femmes sont un groupe social hétérogène, composé de personnes réelles, avec des différences dans leurs vécus, leurs expériences, et dans l'impact des autres rapports sociaux avec et sur elles. Alors oui, soyons vigilant*es et parlons de « la journée internationale des droits des femmes » ou des « écrits de femmes », et encore ...

Enfin, n'oublions pas que la mise en question et la vigilance à propos de ce qu'on écrit et comment on l'écrit vaut aussi pour d'autres rapports de domination qui se construisent et se traduisent partout dans la langue. Combien de fois vous imaginez-vous un couple hétérosexuel quand on vous écrivez « couple » ? C'est aussi la norme de l'hétérosexualité qui se transmet dans nos façons de dire et écrire. Qu'est-ce que je dis quand je parle du « téléphone arabe » ? Ça reflète quelle image des « arabes » ? Et ce seraient qui « les arabes » ? Et c'est quoi la fameuse « couleur chair » marquée sur la boîte de pansements ? La chair de qui ? Juste la peau des personnes blanches, mais qui passe pour neutre, comme unique référence. Le racisme aussi se transmet dans la langue.

Et écrivant cela, je m'aperçois de nouveau combien tout cela demande de vigilance. En tant que femme blanche valide qui ne subit ni racisme ni capacitisme, je suis certaine qu'il y a encore beaucoup de choses que je ne vois pas ; choses qui excluent et insultent pour un présumé handicap ; ou qui stigmatisent des personnes à cause de leurs origines, de leur couleur de peau ou de cheveux, qui font passer les blanc*hes pour la norme. De même pour les questions de classe...

*

Il n'y a pas LA langue non-discriminante, UNE manière d'écrire et de dire qui sera LA bonne.

Et il n'y aura jamais de garantie qu'on ne discrimine pas à travers la langue parce qu'avec et dans le langage se jouent et se rejouent des rapports de pouvoir. Et c'est peut-être pour cela que les démarches d'écriture inclusive dérangent... Elles nous mettent face à cela : la violence de la langue – et nous voudrions éviter d'y mettre notre nez et d'avoir à prendre position. Mais quand on ne touche à rien, on perpétue des systèmes excluants, discriminants.

Ce que nous pouvons faire, c'est de ne pas passer sous silence les conflits, les rapports de force, les violences actives qui sont à l'œuvre dans notre langue. L'enjeu est de les nommer, d'écrire contre, d'écrire à côté, d'écrire ailleurs...

Travaillées ainsi, l'écriture et la parole inclusive ne risquent pas d'être une restriction, un nouveau dogme enfermant, mais une manière neuve, riche d'efforts créatifs pour déconstruire ce qui semblait évident ; s'intéresser autrement à ce que nous disons et écrivons, débusquer et désamorcer - au moins à cette échelle - nombre de discriminations.

Nous pouvons faire cela. Et de pas mal de façons.

Dorthe Genthner
Janvier 2019

Mes inspirations et appuis pour ce texte :

- AG feministisches Sprachhandeln, « *Was tun? Sprachhandeln – aber wie? W_Ortungen statt Tatenlosigkeit.* » Humboldt-Universität de Berlin - <http://feministisch-sprachhandeln.org/> - consulté le 24/09/2018
- Czollek/Perko/Weinbach, « *Praxishandbuch Social Justice und Diversity* ». 2012. Beltz Juventa Verlag, Weinheim Basel
- HCE/fh, « *GUIDE PRATIQUE pour une communication publique sans stéréotype de sexe* » http://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hcefh_guide_pratique_com_sans_stereo-_vf-_2015_11_05.pdf - consulté le 03/10/2018
- l'équipe du [Crefad-Lyon](#)